

Un philosophe écologiste errant

Harvey Mead

Volume 38, numéro 4 (226), août 1996

La terre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32473ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mead, H. (1996). Un philosophe écologiste errant. *Liberté*, 38(4), 61–70.

HARVEY MEAD

UN PHILOSOPHE ÉCOLOGISTE ERRANT

Pendant plusieurs années, alors que j'étais l'un des leaders du mouvement écologique au Québec, j'ajoutais « Ph.D. » après mon nom, laissant croire par là à ceux qui voulaient le penser que j'étais biologiste. Plusieurs personnes, en effet, ne pouvaient concevoir d'autres sources d'intervention sérieuse dans le domaine. J'avais par ailleurs l'impression que cette étiquette donnait de la crédibilité à mon action.

J'ai mis du temps à m'apercevoir que l'orientation qui est la mienne depuis maintenant plus de vingt-cinq ans n'a pas besoin de connaissances techniques. Dans un monde où le progrès des sciences fournit des données qui dépassent, par le nombre et par les implications, notre pouvoir de bien les gérer, je suis finalement assez satisfait qu'il y ait encore une place pour les généralistes et pour les littéraires. Dans une large mesure, notre impuissance à bien encadrer les applications de nos connaissances scientifiques et technologiques et à bien gérer nos affaires publiques nous laisse aujourd'hui avec une crise dont le public en général n'a pas encore idée de l'ampleur.

Récemment, j'ai eu l'occasion de vivre pendant deux années en compagnie d'un grand nombre d'ingénieurs et d'ingénieurs forestiers, qui, en passant, appartiennent, eux, à un ordre professionnel (alors que les biologistes

attendent encore cette reconnaissance). J'ai grandement apprécié leur contribution à mes travaux. Mais à l'instar de mes collègues ingénieurs et ingénieurs forestiers, ma prochaine carte d'affaires, moi qui suis un écologiste sans formation, ni biologique ni écologique, portera la mention « phil. ». Je possède un doctorat (en méthodologie scientifique), mais je ne ressens plus le besoin de l'évoquer pour impressionner les gens (ce qu'il ne saurait faire, de toute façon, puisque son obtention remonte maintenant à vingt-cinq ans). Je n'appartiens à aucun ordre professionnel, mais j'ai l'impression que, de toute façon, cette appartenance ne confère plus le statut d'autrefois, même si les biologistes québécois mènent en ce moment une campagne pour obtenir une reconnaissance de ce genre.

Je suis un « simple » philosophe, qui compte plus de trente ans d'expérience dans l'animation de discussions entre personnes (on dit « intervenants » dans le jargon paragouvernemental, « étudiants » dans celui de ma profession) qui ne sont pas d'emblée d'accord, qui, assez souvent, n'ont pas encore bien compris les problèmes auxquels elles doivent faire face et ne sont pas encore donné la peine de bien en considérer les enjeux, et cela tels que les perçoit autrui. Harvey Mead, phil., trop engagé, et depuis trop longtemps, pour pouvoir prétendre même être un « vrai » philosophe, est enfin assez confiant de pouvoir apporter sa contribution au débat social sur l'environnement et sur le développement durable, et n'a rien à cacher...

Cette mise en garde faite quant à l'auteur de ces lignes, voici quelques réflexions sur le monde des littéraires et leur insertion dans le monde. Les États-Unis mènent actuellement un débat, campagne électorale oblige, sur la façon dont ce pays peut conserver sa qualité de vie actuelle devant les menaces de la mon-

dialisation. Les médias rapportent que les Américains, qui représentent 5 p. cent de la population mondiale, accaparent 25 p. cent de la production mondiale des biens de consommation. Il s'agit d'un chiffre qu'avec moi d'autres écolos font valoir depuis longtemps, tandis que se mêle, dans nos préoccupations, la scandaleuse inégalité qui sévit dans le monde depuis presque toujours, et peut-être un peu plus depuis 50 ans, à nos efforts pour réorienter le mal-développement qui est en cause.

J'ai été frappé par ces chiffres, non pas par ce qu'ils m'ont appris, mais par l'ampleur du défi qu'ils posent maintenant à quiconque accepte de les considérer, alors que, jusqu'à il y a peu, ils ne circulaient que chez les défenseurs du mouvement environnemental. Les États-Unis (et le Canada est dans la même situation) feraient bien d'y penser : ils accaparent cinq fois plus que leur part équitable des bénéfices de l'activité économique mondiale actuelle. L'avenir nous dira – à nous qui doutons que l'idée de croissance soit autre chose qu'un leurre – si ce pays pourra maintenir cet état de fait, aux dépens des milliards d'individus qui vivent actuellement dans la pauvreté, ou s'il continuera de voir son hégémonie érodée par le transfert de la production des biens vers d'autres lieux de la planète. Il faut malheureusement ajouter que le second scénario ne donne pas pour autant l'assurance que les pauvres d'aujourd'hui profiteront du changement, et l'environnement pas davantage.

À partir de cette réflexion sur l'équité, on aurait envie de penser que la situation actuelle relève d'un luxe semblable à celui que les Grecs de l'Antiquité pouvaient se permettre avec leurs esclaves, et que nous pouvons nous permettre avec ce qui nous en tient lieu, soit nos « esclaves » du tiers monde. Pour maintenir

notre qualité de vie, non seulement devons-nous maintenir un niveau d'emplois cinq fois plus élevé que notre juste part, mais nous, habitants de l'Amérique du Nord, consommons quelque 40 p. cent de tout ce qui est produit sur Terre, soit huit fois notre juste part. J'ignore quel est le pourcentage de vrais philosophes dans le tiers monde, parmi les pauvres...

Une deuxième référence à l'actualité me permettra d'aller plus loin sur ce point. Lester Brown, directeur du Worldwatch Institute, renommé pour ses analyses de l'état de la planète, a récemment publié un livre, *Who Will Feed China ?* La conclusion : d'ici trente ans, la Chine comptera environ 400 millions de personnes de plus et aura entre-temps, suivant en cela le modèle de développement du Japon, de la Corée et de Taïwan, détruit une bonne partie de ses terres arables. Les besoins aisément prévisibles en grains des 1,6 milliards de Chinois et de Chinoises que comptera alors la Chine, besoins qui ne seront pas satisfaits par la production interne chinoise, excéderont le pouvoir du reste de la planète de produire des surplus à exporter vers la Chine. Le monde entier sera alors confronté à une telle hausse de prix liée à la demande qu'elle risque d'entraîner des perturbations sociales dans de nombreux pays. Brown, en bon écologiste qu'il est, a eu l'idée de ce livre, idée pas si nouvelle que cela, et encore moins pour lui, alors qu'il lisait, par intérêt professionnel, les statistiques publiées par l'Organisation mondiale de l'alimentation. Drôle d'écolo....

Pendant longtemps je me suis senti, comme « écologiste », engagé dans l'effort de régler une crise passagère qui exigeait une sorte de missionnariat. Avec le temps, avec l'expérience, à la suite du quasi-échec de mes efforts, je me trouve aujourd'hui paisiblement engagé dans la tâche de remplir mon devoir d'être humain et de citoyen, d'un pays d'abord, de la planète

ensuite. À mon avis, la « crise écologique » est passée ; elle aura marqué une époque (telle que la voient les écologistes) pour laquelle la prise de conscience de l'ajout d'un nouveau défi dans l'ensemble des défis auxquels doit faire face l'humanité a fait de l'écologie un sujet de préoccupations brûlant. De nos jours, ainsi que j'ai tenté de le montrer par ces deux exemples, de nombreux écologistes mettent autant, sinon plus, d'énergie à l'analyse des débats économiques et sociaux qu'à monter des dossiers strictement écologiques.

Ce qu'il en ressort, c'est que l'activité humaine appelle, de nos jours, le même type de réponses que celles apportées il y a 2500 ans, à l'époque de Socrate, ce qui donne à des philosophes comme moi une certaine sérénité. La tendance moralisante observée au sein du mouvement écologiste ces dernières décennies fait maintenant place à un effort en vue du bien commun, non seulement de la Terre, mais aussi de soi et des autres. Comme beaucoup de « vrais » missionnaires, les missionnaires écologistes sont « revenus » en grand nombre jouer un rôle dans leurs propres communautés.

Le mouvement environnemental a évolué avec l'expérience acquise au cours des dernières décennies. Il a appris, je crois, que tout ne va pas toujours et nécessairement pour le mieux dans le meilleur (et le seul, à toutes fins pratiques) des mondes. En dépit de l'assurance des écologistes de détenir parfois la vérité, le monde n'a pas changé pour autant. En effet, comme celle de tous les autres problèmes, la solution des problèmes environnementaux passe par le processus « normal » de ce que j'appellerais des « conversations » publiques et politiques. Là, rien ne se résout facilement. Il faut donc y rechercher ce qu'il y a de mieux, en permanence.

Ce qui a changé depuis quelque temps, c'est notre rapport avec la Terre, qui constitue notre berceau, notre environnement, mais non notre principal centre d'intérêt. Pour la plupart d'entre nous, l'intérêt principal demeure encore nos concitoyens, et nous-mêmes. Mais nous dépendons tous de la Terre, que nous sommes maintenant capables de détruire. Ce faisant, nous nous séparerons de façon définitive de nous-mêmes. Nous pouvons toujours imiter Ben, le personnage du film *Leaving Las Vegas*, qui ne dessoûle pas pendant quatre semaines pour fuir la rencontre amoureuse susceptible de donner un sens à sa vie. Mais nous ne sommes pas tous des alcooliques comme Ben, et nous ne sommes pas tous incapables de changer. Du reste, le sort de Sera, dans ledit film, a de quoi laisser songeur, avec le demi-échec que représente un monde sans amour, sans amitié, sans réflexions et sans relations humaines profondes.

J'ai entendu récemment une belle « formule » que tout philosophe pourrait reprendre à son compte, car elle nous décrit trop bien. En vieillissant, le philosophe en apprend de moins en moins sur de plus en plus de choses, alors que ses confrères des disciplines scientifiques et d'ailleurs en apprennent de plus en plus sur de moins en moins de choses. J'accepte cette fatalité, et avec joie. Après avoir fréquenté Platon pendant plus de quarante ans et m'être efforcé pendant presque aussi longtemps de suivre le modèle de Socrate, je comprends un peu mieux le sens de ce refus du savoir. Pour Socrate, il s'est traduit par un refus de « publier » ; Platon l'a suivi dans cette voie en inventant le « dialogue », où il ne dit jamais rien et qui oblige le lecteur à mener sa propre réflexion, sans qu'il puisse jamais renoncer à sa lecture et se croire détenteur d'une vérité.

Relever le défi écologique est indispensable si l'on veut avoir une chance de jouir de notre passage sur Terre, qui aura une fin à laquelle nous devons nous préparer, comme Socrate, dans la paix, à travers une vie passée à dialoguer avec autrui et non dans la misère ou dans la guerre. Le défi nous oblige à vivre précisément maintenant cette vie de dialogues, puisqu'il ne peut être relevé que par le dialogue.

Me référer à la vie de Socrate et à la mort de Ben m'amène tout naturellement à parler de celle de ma mère, survenue récemment. En prenant sa retraite en 1970, à l'âge de 65 ans, ma mère ne savait pas qu'elle allait se lancer dans une nouvelle carrière qui allait se prolonger pendant 25 ans et aurait pour objet la pauvreté, le gaspillage des ressources humaines et naturelles par la course aux armements, la construction de prisons pour des individus que la société n'a pas pu garder dans la bonne voie, et, bien sûr, la conservation de la Terre. En passant en revue les divers documents faisant état de cette seconde carrière, j'ai pu reconstituer le bilan de ses quarante arrestations, faisant suite à la décision de ma mère, alors âgée de plus de quatre-vingts ans, d'évoquer le principe de désobéissance civile formulé par Gandhi et par d'autres.

J'ai étudié d'assez près les groupes de pression auxquels a appartenu ma mère et où j'avais l'impression que les gens, dans leurs rencontres, ne faisaient que réciter la litanie de leurs convictions. J'ai compris que c'était précisément cela qu'ils faisaient, parce que les marginaux, qu'ils soient écolos ou pacifistes, ou de simples êtres humains conscients de leur possible solitude et de leur besoin d'échanger, finissent par se donner des rites, qu'ils soient de passage ou qu'ils servent à la vie de tous les jours. Les écrivains de *Liberté*, autres marginaux, se sont constitué, depuis près de quarante ans,

leur propre réseau de soutien, à l'intérieur duquel des débats et un échange civil d'idées peuvent avoir lieu. Quand nous sortons des « cellules » où nous pratiquons nos rites pour mener notre vie dans la société civile, le dialogue représente un espoir.

C'est alors que le généraliste, qu'il soit philosophe ou écrivain, en supposant qu'il y ait entre les deux une différence que je ne chercherai pas ici à démontrer, se retrouve dans un autre milieu qu'il peut également appeler le sien. Il est intéressant d'apprendre, ces jours-ci, que les compagnies d'assurance et de réassurance sont devenues les « alliés » des « écologistes ». La Munich Reinsurance Company, la plus grosse société de réassurance au monde, a en effet constaté, dans son rapport de 1994, une hausse exponentielle, depuis environ vingt ans, du nombre de catastrophes « naturelles » majeures, surtout climatiques, ainsi que des pertes économiques et des pertes assurées. Il s'agit de montants qui atteignent chaque fois des milliards de dollars. La même société estime maintenant, pour des raisons strictement commerciales, que le risque d'erreur dans notre planification « normale » est trop élevé. Elle invite les pays développés qui ont signé la Convention cadre sur les changements climatiques – la Convention de Rio – à respecter leur engagement de réduire leurs émissions de gaz à effet de serre.

Il n'est plus nécessaire d'être écolo pour être très préoccupé par l'état de la planète à la suite de l'intervention humaine. Partager ces préoccupations ne peut se faire qu'en prenant conscience que le contact des différentes solitudes est précisément ce qui constitue la société civile.

Comme professeur pour qui transmettre ses connaissances à ses élèves n'est pas la chose la plus importante, mon sentiment trouve ses fondements dans ce

constat. L'aptitude à gérer le dialogue l'emporte, et de loin, sur la transmission de connaissances, du reste toujours à l'étape de l'apprentissage, même chez le professeur... Depuis l'époque du Spoutnik pour le moins, mais vraisemblablement depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, notre système d'éducation met l'accent sur les connaissances techniques de ses diplômés. Mais en dépit de ce qu'ils auront appris en termes techniques, ces étudiants ont et auront essentiellement besoin de faire appel aux mêmes facultés que Platon et Montaigne cherchaient à développer chez leurs interlocuteurs et leurs lecteurs. Ces étudiants sont et vont être aux prises dans leur vie d'adulte avec des situations qui peuvent se comparer, je crois, aux défis posés aux gens de la génération de mes parents, qui furent confrontés à une guerre ignoble. Il est difficile d'oublier le nombre de guerres qui ont sévi depuis celle-là, et qui sévissent toujours.

Encore une fois, c'est le généraliste qui parle, en pensant cette fois à Platon. Ce dernier écrivait pour des gens capables de mener une certaine réflexion dans leur vie et a choisi de ne rien transmettre de « concret », uniquement des questions. C'est là un modèle qui demeure difficile à suivre pour les écrivains qui lui ont succédé et qui doivent tenir compte du caractère éphémère de leur œuvre, jusque dans le geste d'écrire. Je crois pour ma part que la référence obligée à l'aspect aléatoire de la vie quotidienne et de la vie personnelle est bien la preuve que le texte écrit ne peut aller très loin. Son but est de fournir une réponse à certains blocages, à une absence de dialogue, à une certaine prise de conscience qui n'est pas toujours consciente de ses lacunes. Écrire, c'est faire l'effort d'engager un dialogue.

Pendant longtemps, j'ai accepté ce qui semblait être un fait : que je vivais une vie un peu schizophrène, où

mes élèves n'entendaient jamais parler d'environnement, alors que mes collègues écolos ne savaient même pas que je gagnais ma vie dans la « philosophie ». Il y a quatre ans, en quittant le ministère de l'Environnement après un passage de deux ans comme sous-ministre adjoint, j'ai mis à jour mon curriculum vitae et mis fin à ma schizophrénie. Le dialogue peut s'amorcer n'importe où. Son sujet peut avoir de l'importance, mais seulement si on sait le prendre avec un grain de sel, en admettant que, comme citoyens, nous prenons nos décisions dans une absence plus ou moins complète de compréhension, mais avec l'espoir de posséder les outils qui nous permettront de corriger le tir lorsque nous commettrons de nouvelles erreurs.